

1

*Tu as un secret ? Confie-le donc à ton chat.*

*Jamais personne ne le saura.*

(PROVERBE RUSSE)

— **É**ros a ébranlé mon âme comme le vent dans la montagne quand il s'abat sur les chênes<sup>1</sup>.

C'était la voix de Peter, dans le jardin.

— Comme le vent dans la montagne quand il s'abat sur les chênes, répéta-t-il avec véhémence.

Depuis ma fenêtre, je le vis arracher le vieux chapeau en feutre à carreaux qu'il avait sur la tête et l'agiter vers le ciel, comme s'il voulait attirer l'attention de quelqu'un assis là-haut, derrière les nuages.

— Éros a ébranlé mon âme, tu entends ? cria-t-il.

Il s'enfonça le chapeau jusqu'aux oreilles, traversa le jardin à grandes enjambées, s'arrêta au pied du mur qui délimitait la propriété et se remit à déclamer :

— ... comme le vent dans la montagne quand il s'abat sur les chênes. L'amour agite mon âme comme les feuilles et les branches.

Il marqua une pause.

— ... Éros ?

Ce n'était pas une question. C'était un appel.

Soudain, le chat apparut.

Il surgit entre les branches du saule qui retombaient de l'autre côté du mur, fit quelques pas et s'assit. Peter et lui se dévisagèrent pendant un long moment.

---

1. Sappho, Odes et Fragments (Fragment 47), trad. Yves Battistini, Gallimard, 2005.

Hormis le murmure des feuilles, il régnait un silence total. Un sentiment d'attente. Puis, comme s'il avait reçu un signal que personne, à part Peter, ne pouvait percevoir, le chat se releva. Il s'étira tranquillement, imperturbable ; après tout, il avait tout le temps du monde. Enfin, il s'avança avec précaution sur la crête du mur, ondulant de tout le corps ; gros chat au pelage épais, gris et blanc, la tête baissée et la queue droite, pointe blanche en mouvement. Sans quitter Peter des yeux, il s'approcha calmement, une patte devant l'autre.

Lorsqu'il s'arrêta juste au-dessus de Peter, ce dernier lui confirma à voix basse qu'Éros ébranlait l'âme comme le vent dans la montagne, et que l'amour agitait son âme comme les feuilles et les branches. Le félidé l'écoutait, l'air tout à fait d'accord avec lui. La voix de Peter se superposait au bruissement du vent dans le saule, les pommiers et les rosiers.

Tout à coup, le chat bondit et, tel le vent sur les chênes, s'abattit sur l'épaule que Peter lui présentait sans même frôler son chapeau. Un atterrissage précis. Il resta là.

Entre-temps, j'étais descendue au jardin et m'étais assise sur le petit banc, près du saule. Peter regagna le sentier bordé de rosiers et me rejoignit d'un pas assuré, décontracté. Sur son épaule, le chat épousait le mouvement sans perdre l'équilibre. Peter rayonnait, le bonheur lissait les rides de son visage. On aurait cru qu'il avait de nouveau quinze ans, un adolescent qui venait de retrouver son meilleur ami. Et visiblement, ce dernier était heureux, lui aussi, d'ailleurs il le montrait avec sa queue tendue au bout recourbé, malgré sa position instable. « Je suis exactement là où je veux être », voilà ce qu'il nous disait, ce chat. Il avait bien de la chance.

Peter tourna la tête et l'animal vint frotter son nez au sien. Ce geste, m'avait expliqué Peter, est une marque d'affection de la part des chats. D'après lui, on croise si peu le véritable amour dans la vie qu'il faut être reconnaissant envers ces petits êtres qui sont les seuls à nous aimer réellement.

Lorsque j'avais assisté pour la première fois à leurs retrouvailles dans le jardin, j'avais demandé à Peter comment s'appelait son compagnon. Il m'avait répondu à voix basse qu'il n'avait pas de nom. C'était « le Chat ». À lui seul, il incarnait les félins de toutes époques et de tous lieux. Il n'avait pas besoin de nom. Peter ne savait pas où vivait ce chat, ce n'était pas le sien, mais dès qu'il l'appelait, il accourait, venait frotter son nez contre le sien et passait un peu de temps avec lui.

— Tu me chatouilles avec tes moustaches, lui signala Peter.

Il franchit la haie de rosiers et vint s'asseoir à côté de moi.

— Tu vois ? Il suffit que je l'appelle pour qu'il arrive. Dès que je l'appelle, il rapplique.

Le chat se laissa glisser de son épaule et se pelotonna sur ses genoux. Il plissait les yeux et ronronnait sous la main bienveillante qui lui caressait la tête et le dos.

— Il ne me trompe jamais, lui, continua Peter en m'adressant un regard entendu derrière ses lunettes.

Il faisait allusion à Jenny. Un jour, il m'avait raconté qu'il était tombé amoureux fou d'une femme ; il était déjà veuf à l'époque. À cause de plusieurs revers de la vie, cette femme avait dû renoncer à sa carrière de célèbre soprano et se résigner à chanter dans un bar mal famé de banlieue pour un salaire de misère. Peter avait eu le coup de foudre pour la voix de Jenny, pour ses cheveux d'ébène – peu importe qu'il s'agisse d'une teinture – et pour l'éclat de ses yeux.

— Bref, on a fini dans un lit au bout d'une semaine, m'avait-il raconté. J'étais aux anges. Ma fille commençait même à m'épier : mon air béat lui tapait sur les nerfs, j'étais sur un nuage. Ça aurait bardé si elle avait découvert qu'une femme comme Jenny avait fait son nid dans mon cœur. Et puis un jour, j'ai surpris Jenny avec le propriétaire du bar. Je voulais lui faire une surprise et j'ai débarqué avec un bouquet de fleurs. Son chat est venu m'accueillir dans l'escalier, il se frottait à mes jambes. Avec le recul, je me dis qu'il a tenté de me prévenir. Les chats font ce genre de choses, ils

nous avertissent, mais je n'y ai pas prêté attention. La porte était ouverte, je suis entré et j'ai trouvé les deux autres sur le canapé. Fin de l'histoire, avait-il conclu en essuyant les verres de ses lunettes.

Il avait les yeux humides. J'avais fait semblant de ne pas le remarquer. Peter détestait la pitié.

— Lui au moins ne me trahira pas, parce que les chats ne trahissent jamais.

À présent, dans la quiétude du jardin, Peter continuait à caresser son compagnon, assis à côté de moi sur le banc.

— Tu entends comme il ronronne ? Tu sais ce qu'il me dit ? Les chats, il faut les écouter avec une autre oreille pour comprendre ce qu'ils racontent. Une oreille féline.

— Et qu'est-ce qu'il dit ?

— De ne pas m'inquiéter, qu'il sera toujours là, que je ne dois surtout pas quitter cette maison, qu'il n'y a qu'ici, dans ce jardin, que nous pouvons nous retrouver.

Il souriait.

— D'ailleurs, comme tu le sais, ma chère enfant, chacun d'entre nous possède un jardin secret et lui...

Sa voix se fêla, juste une fraction de seconde.

— ... lui, ce chat, fait partie du mien.

Puis il me demanda, d'un ton tout à fait différent :

— À quelle heure rentrent-ils ?

— Vers dix-huit heures. Ils sont partis rendre visite aux cousins.

— Alors nous avons encore deux heures devant nous, annonça Peter au chat. Deux heures ensemble, ce n'est pas rien.

Il me regarda.

— Et puis, pourquoi devrais-je m'en aller ? Après tout, même s'ils se comportent comme s'ils en étaient les propriétaires, c'est à moi que cette maison appartient. Je resterai ici. Jusqu'à la fin. Et ce n'est certainement pas eux qui me mettront à la porte.

*Eux*, c'était la fille et le gendre de Peter. La maison se situait non loin de Hyde Park, une de ces maisons typiquement londoniennes à deux étages, collées les unes aux autres, avec trois marches à l'entrée et un jardin délimité par un mur d'enceinte à l'arrière. J'étais arrivée quelques mois plus tôt, je leur louais une chambre. La fille de Peter, Lorna Mason, bras croisés sur la poitrine, m'avait bien fait comprendre qu'ils n'avaient aucun mal à joindre les deux bouts, comme je pouvais en juger au mobilier, et elle avait désigné les fauteuils en cuir, la cheminée, le tapis persan, les tableaux du XIX<sup>e</sup>, les deux vases en cristal de Bohême, etc.

— Non, je prends un locataire pour qu'il y ait toujours quelqu'un à la maison quand mon mari et moi devons nous absenter.

Elle avait parlé de cousins et des fréquentes visites qu'ils étaient obligés de leur rendre, elle avait aussi évoqué une maison de campagne qui ne lui procurait que des migraines.

— Je loue à cause de mon père, avait-elle précisé en fronçant les sourcils. Je préfère éviter de le laisser seul. Non pas qu'il perde la tête, pas du tout, mais il est assez âgé et la vieillesse, vous comprenez...

Elle avait lâché ça avec un ton accusateur, comme si la vieillesse était un vilain défaut. Voilà pourquoi le prix de la chambre était si raisonnable alors que nous étions à deux pas de Kensington.

— Vous savez, avait-elle ajouté, hautaine, c'est l'un des quartiers les plus décents de la ville.

Ensuite, elle avait énuméré les règles de la maison. J'avais grandi avec un certain nombre d'entre elles, ma famille étant très traditionnelle. La chambre qu'elle m'avait assignée se trouvait à l'étage et donnait sur le jardin. C'est là que j'avais vu Peter pour la première fois, par la fenêtre ; « Mon cher père », comme disait Lorna avec rancœur. Il avait traversé la pelouse, rectifié la position d'une branche de rosier et s'était posté au pied du mur pour entamer son rituel avec le chat. Il

déclamait toujours un poème, mais son préféré était celui avec Éros qui ébranle l'âme. Ce n'est que par la suite, lorsque j'ai appris le méchant tour que lui avait joué Jenny, que j'avais compris son penchant pour ces vers. Peter ne parvenait pas à l'oublier. Le chat l'aidait à surmonter cet amour bafoué.

— Un jour, alors que je récitais mon poème, m'avait raconté Peter avec fureur, celui sur Éros et les chênes... eh bien, tu sais ce que ma fille a osé me dire ? J'étais ici, dans la cuisine, je répétais mes vers préférés à voix haute et elle m'a entendu.

Il faisait les cent pas dans la cuisine, devant la fenêtre ouverte, comme s'il voulait s'envoler pour toujours avec son chat sur l'épaule.

— Elle m'a entendu, elle est entrée avec cet air... quand elle fait cette tête-là, on dirait sa mère. Bref, elle m'a ordonné d'arrêter de débiter ces idioties que je devais avoir lues dans un torchon people ou autre. Un torchon people, tu te rends compte ? Qu'elle ne connaisse pas l'auteur, passe encore... mais là je me suis franchement demandé quelle espèce de fille j'avais engendrée. Tout le portrait de sa mère, avait-il grommelé. Que le Seigneur me pardonne de l'avoir épousée.

Puis il s'était immobilisé devant moi.

— Et toi, tu sais de qui ils sont, ces vers ? m'avait-il demandé sur le ton autoritaire d'un professeur qui interroge son élève.

— De Sappho bien sûr.

— Eh oui, Sappho, avait confirmé Peter, découragé. Bien sûr. Bien sûr, avait-il répété avec tristesse.

Mais revenons à ma première rencontre avec Lorna.

— Naturellement, les animaux sont interdits chez nous, avait-elle déclaré avec aigreur, très collet monté dans son pull en cachemire marron foncé. Vous comprendrez aisément que nous détestons les chats.

Elle s'était tournée vers la fenêtre et le saule pleureur qui se dressait au fond du jardin. Son visage anguleux exprimait l'indignation.

— Les chats, si vous voyez ce que je veux dire. Il devrait y avoir une loi, au moins contre les chats errants.

Dans sa bouche, le mot « loi » résonnait comme « guillotine », ou « incinérateur », ou encore « sac dans lequel enfermer les chats avant de les jeter dans la Tamise », pratique destinée à éloigner le mauvais œil autrefois très répandue.

Vous l'aurez compris, les rendez-vous entre Peter et son chat n'avaient lieu que lorsque sa fille et le mari de celle-ci s'absentaient. Dès qu'ils étaient partis, il descendait pousser le verrou à la porte et la seconde suivante il était au jardin, avec l'air de quelqu'un qui se sent enfin libre. Il filait jusqu'au mur et commençait à déclamer. Et le chat faisait son apparition.

À mon arrivée dans cette maison, nous étions rapidement devenus complices. Peter m'avait confié la tâche de mettre le verrou à la porte d'entrée tandis qu'il se précipitait au jardin, impatient. Ensuite, mon rôle consistait à faire le guet, et ce n'est que lorsqu'*ils* apparaissaient au bout de la rue ou que leur voiture se garait devant la maison que j'ôtai le verrou et courais avertir Peter. Le chat s'éclipsait alors dans le saule tandis que lui faisait semblant d'entretenir les rosiers, activité sur laquelle Lorna ne trouvait rien à redire.

Une fois pourtant, ils rentrèrent sans crier gare, et cela arriva justement le jour où Peter, sous l'influence de je ne sais quel dieu perfide, m'avait dit de laisser tomber le verrou.

— De toute façon, cette fois-ci, on ne les reverra pas avant ce soir : ils sont invités chez les cousins pour un anniversaire. Ils ne vont sûrement pas rater le gâteau.

Ce que nous ignorions, c'est qu'ils avaient oublié le cadeau d'anniversaire sur la table de la salle à manger. C'est ainsi que Lorna surgit par la porte de derrière et aperçut Peter qui, tout heureux, se dirigeait vers le banc avec le chat sur l'épaule. Moi, j'étais en train de fumer tout au fond du jardin. Il était interdit de fumer dans la maison, et normalement dans le jardin aussi. Lorna prétendait que la fumée se déposait sur l'herbe et asphyxiait celle-ci.

« Elle fait la même chose avec tes poumons », avait-elle précisé d'un ton sinistre le jour où j'avais oublié mon paquet sur la table basse en bambou.

— Eh bien bravo, vous deux !

Nous ne l'avions remarquée qu'à ce moment-là. Debout sur la première marche du petit escalier qui descendait au jardin, elle nous pointait du doigt comme si elle se tenait sur une estrade. L'expression de Peter devait être comparable à celle de la pauvre Jenny lorsqu'il l'avait prise en flagrant délit sur ce fichu canapé. Il resta pétrifié, avec le chat sur l'épaule. Et moi, tout aussi pétrifiée, avec la cigarette entre les doigts.

— Vraiment, je vous félicite !

Silence.

— Quand le chat n'est pas là, les souris dansent, finit par rétorquer Peter effrontément.

— Quel chat, hein ? Quel chat ? fit-elle d'un ton glacial.

Elle croisa les bras sur la poitrine et se redressa encore plus. Elle était majestueuse, ça on ne peut pas le nier. Majestueuse, oui, dans son manteau de cardinal rouge feu, celui qu'elle sortait pour les grandes occasions. Son mari apparut derrière elle. Son épaisse moustache en brosse lui donnait un air martial.

— Et maintenant ? s'enquit Peter.

Il ne faisait plus le malin, il était anxieux.

— Maintenant ? répéta-t-elle, menaçante.

Elle n'ajouta rien. Le chat sauta à terre. Les oreilles aplaties, il se dirigea vers le mur à pas lents, nonchalant, comme pour montrer à l'odieuse Lorna, l'ennemie des chats, qu'il n'était pas pressé du tout. Il n'avait pas peur, lui. Il n'était pas inquiet. Il s'en allait, point. Sans se presser, solennel, il s'approcha du saule, grimpa sur le tronc et disparut.

— Ce chat déborde de dignité, nota Peter. Tu as vu ça ?

— Je vais t'en donner, moi, de la dignité, riposta Lorna.

Son mari et elle tournèrent les talons. La porte d'entrée claqua. Ils étaient repartis.



Peter me regarda en secouant la tête, comme pour dire : « Quelle situation ridicule, dans *ma* maison en plus », mais il ne fit aucun commentaire. Il retourna près du mur et recommença son petit rituel.

— Éros a ébranlé mon âme comme le vent dans la montagne.

Il attendit un peu. Rien. Pas de chat. Il répéta plusieurs fois les vers. Le sommet du mur resta désert.

— Et s'il ne revenait plus ? m'inquiétai-je à voix basse.

Peter sourit.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il ne faut jamais douter de l'amour véritable.

Il alla s'asseoir sur le banc et jeta un coup d'œil au ciel sans cesser de sourire.

— Il va bientôt pleuvoir. Il reviendra, affirma-t-il. Ne jamais douter.

Le soir, au retour de Lorna et de son mari, nous nous étions tous les quatre retrouvés assis à table pour le dîner. En silence. La bonne, originaire des Philippines, que Lorna traitait avec un mépris avisé se chargeait du service, mais ce fut Lorna qui s'occupa du dessert, sorte de tarte aux myrtilles accompagnée d'une petite sauce jaunâtre. Elle commença par garnir sa propre assiette, puis celle son mari et enfin la mienne. Elle ne servit pas Peter.

— Privé de dessert ? raila ce dernier. Puni à cause du chat ?

— Ta glycémie est trop élevée.

— Comme ça, tout à coup ?

Elle ne répondit pas. Alors Peter s'empara d'une grosse part de tarte qu'il noya sous plusieurs cuillerées de sauce.

— Délicieux, fit-il.

Puis il se tourna vers sa fille.

— C'est toi qui l'as faite avec tes petites mains ?

Lorna ne desserra pas les dents. À la fin du repas, je m'apprêtais à suivre Peter lorsque Lorna m'arrêta d'un signe.

— Quant à toi... commença-t-elle.

À ma grande surprise, elle sourit.

— ... je vais fermer les yeux pour cette fois, nous ferons donc comme si je ne t'avais pas vue en train de fumer.

Je répondis bêtement « merci » sans trop comprendre si elle me posait un ultimatum – la prochaine fois que je te prends la main dans le sac, je te mets à la porte – ou si elle m'encourageait à continuer à fumer, mais avec plus de discrétion.

Après le dîner, Peter se réfugiait toujours dans la petite pièce qui jouxtait le salon, celle où était installé le piano. Il ne jouait que du Bach. J'avais pris l'habitude de me poster à côté de lui pour tourner les pages de sa partition. Ce soir-là, il me demanda de m'asseoir à sa place et de lui jouer un peu de Chopin.

— Impossible, répondis-je.

Il me dévisagea d'un air affectueux.

— Je croyais que tu avais pratiqué pendant des années. Allez, joue-moi un air, veux-tu ?

Je secouai la tête.

— Un jour, il faudra quand même que tu m'expliques pourquoi tu as arrêté, insista-t-il.

— Un jour.

— Ça a un rapport avec un chat ?

— D'une certaine manière, oui... entre autres.

— Moi je t'ai raconté mon histoire avec Jenny, argua-t-il en baissant la voix. Je suis en droit d'espérer une confiance de ta part en retour, non ?

Lorna tendait sûrement l'oreille depuis le salon, mais elle ne pouvait pas avoir entendu cette allusion à Jenny.

— Un jour.

Et je posai devant lui les *Inventions à deux voix* de Bach. La numéro 8. L'une de mes préférées.